

# Pierre de Coubertin escritor

Daniel POYÁN

Universidad Complutense de Madrid  
danielpoyan@yahoo.es

## RÉSUMÉ

Cet article a pour but de faire connaître la dimension littéraire, par ailleurs moins réputée, de Pierre de Coubertin, un écrivain à part entière. *Le roman d'un rallié* (1902) et *l'Ode au Sport* (1912) sont deux des exemples les plus représentatifs de son écriture dont la volonté esthétique du style et la libre création sont fortement liées à son infatigable activité d'exaltation du sport, de l'Olympisme, de l'Histoire et de la Pédagogie comme matières nobles et éducatives. En ce sens, le résultat de la mise en pratique d'un entraînement quotidien révèle une plume riche, une écriture admirable, en définitive, sa maîtrise de la prose.

**Mots clés:** Autographe, Prose, Sport, Entraînement.

## Pierre de Coubertin escritor

### RESUMEN

Este artículo tiene como objetivo el estudio de la dimensión literaria, por otro lado menos conocida, de Pierre de Coubertin, un escritor de pro. *Le roman d'un rallié* (1902) y *Ode au Sport* (1912) son dos de los ejemplos más representativos de su obra cuya voluntad estilística y la libre creación están muy ligadas a su incesante actividad de exaltación del deporte, del Olimpismo, de la Historia y de la Pedagogía como materias nobles y educativas. En este sentido, el resultado de la puesta en práctica de un entrenamiento cotidiano revela una escritura de gran calidad y, en definitiva, un gran dominio de la prosa.

**Palabras clave:** Autógrafo, Prosa, Deporte, Entrenamiento.

## Pierre de Coubertin writer

### ABSTRACT

The aim of this article is to study the lesser known literary dimension of Pierre de Coubertin, a genuine writer. *Le roman d'un rallié* (1902) and *Ode au Sport* (1912) are two of the most representative examples of his work, whose stylistic will and free creation are closely linked to his unceasing support of sport, olympism, history and pedagogy as noble and educational subjects. To this effect, the outcome of daily training reveals high quality writing and, all things considered, prose mastery.

**Key words:** Autograph, Prose, Sport, Training.

**SUMARIO:** 1. Propos liminaire. 2. La naissance d'un écrivain. 3. L'appel de la littérature. 4. Le Roman d'un Rallié. 5. L'intrigue. Les personnages. Les dialogues. 6. L'Ode au Sport. 7. Références bibliographiques.

## 1. PROPOS LIMINAIRE

Une étude des milliers de pages écrites par Pierre de Coubertin n'est pas une gageure à la portée de tout le monde, même si dernièrement le calcul de 60.000 pages, admis autrefois, a été notablement réduit. L'étude globale de l'oeuvre écrite de Coubertin suppose un effort de longue haleine et des équipes spécialisées. Dans le peu de temps et d'espace qui m'est imparti aujourd'hui, je me propose simplement de m'approcher des textes coubertiniens écrits dans une intention clairement littéraire, de libre création artistique et avec une volonté esthétique de style.

Soixante six ans après sa mort, nous n'avons pas une édition de l'oeuvre complète de Coubertin. L'aurons-nous un jour? En attendant le miracle, le professeur Norbert Müller et son équipe ont mené à terme, avec rigueur critique et d'excellents critères trois tomes de *Textes choisis*, apparus en 1986. Un total de 2357 pages, avec, comme complément, un intéressant album d'une centaine de pages, *Pierre de Coubertin par l'image*, aux soins de Geoffroi de Navacelle<sup>1</sup>.

Inutile de souligner l'importance de cette publication qui met à la portée des lecteurs des textes et documents coubertiniens pas toujours faciles à trouver. Leur choix et leur triage —principal embarras de toute anthologie— correspond parfaitement à l'intention des éditeurs. Ces trois tomes constituent une base fondamentale d'initiation à l'étude des aspects les plus relevés de l'oeuvre coubertinienne.

Mais si nous considérons sa copieuse oeuvre écrite selon les critères de la rhétorique traditionnelle et de la théorie des genres littéraires, nous pouvons introduire un peu d'ordre complémentaire dans cette forêt exubérante.

Des trois genres littéraires considérés «primaires» en tant qu'inhérents à la nature humaine, à savoir, l'épique, le lyrique et le théâtre, Coubertin n'a jamais conçu, à notre connaissance, des intrigues ni des personnages de fiction pour être représentés sur la scène d'un théâtre. Mais grâce à son esprit et à sa plume toujours en activité, toujours en quête de nouvelles expériences, il nous a laissé, exceptionnellement, un roman, *Le roman d'un rallié* (1902). Or, le roman, le genre littéraire secondaire plus populaire et de plus large lecture depuis le XIXe siècle, a profité d'éléments essentiels du théâtre, comme l'action, l'intrigue, les personnages et le dialogue. *Le roman d'un rallié* fera l'objet d'un ample commentaire plus tard, où il sera question de la capacité de l'auteur pour imaginer une péripétie, pour la création de personnages, pour introduire les dialogues, maintenir l'intérêt du lecteur, etc., conditions propres d'un bon romancier.

Quant à l'épique, il est bien connu qu'il n'a pas aujourd'hui la faveur des hommes de lettres. Un événement majeur comme la bombe atomique contre Hiroshima, ou le premier homme sur la lune, n'inspirent pas aux écrivains contemporains des poèmes en vers à la manière traditionnelle. Inutile de chercher des textes d'inspiration épique dans l'oeuvre de Coubertin.

<sup>1</sup> Coubertin, P. De (1986): *Textes choisis*.

En ce qui concerne le lyrique, à la rigueur nous ne pouvons pas qualifier Coubertin de poète lyrique. Il n'a pas écrit des poèmes en vers avec un nombre déterminé de syllabes, rime et rythme; mais il manifeste sa sensibilité lyrique en maints passages propices à l'effusion poétique. L'exemple le plus représentatif est l'*Ode au Sport* (1912), poème en prose composé de neuf stances.

Sa tendance au lyrisme apparaît ici et là, à la moindre occasion, spécialement dans la description de paysages. La description, c'est connu, est un des moyens stylistiques de la narration. Dans *Le roman d'un rallié*, Coubertin s'en donne à coeur joie, ce qui constitue pour lui un élément important du discours, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard.

Se proposer maintenant un classement selon les genres littéraires conventionnels de la vaste et diverse oeuvre de Coubertin, nous permettra d'introduire des coordonnées indépendantes des idées développées dans chaque texte.

Les quelque quinze à vingt mille pages —selon les derniers calculs— conservées de l'oeuvre de Coubertin, vont de 1886 à 1938, soit plus de cinquante ans d'in-fatigable et prolifique activité manuscrite. La dernière et la plus autorisée *Bibliographie des oeuvres de Pierre de Coubertin*, établie par Norbert Müller en collaboration avec Otto Schantz, enregistre 30 livres entre 1888 et 1933, ainsi que 1281 références, dont 53 brochures, 23 tracts, affiches, etc., et 1209 articles apparus dans des publications périodiques diverses<sup>2</sup>.

A cette masse imposante d'écrits, il faut ajouter un *corpus* épistolier manuscrit, voire autographe, mis à notre portée grâce à six ans de travail tenace et au savoir faire en matière de critique textuelle de Jean Durry. Ce tout récent *Coubertin autographe I/1889-1915*<sup>3</sup> comprend 150 documents, certains fac-similés, tous avec des commentaires où il montre une connaissance peu commune de la vie et de l'oeuvre de Coubertin. Il déclare avoir décrypté et travaillé sur 3000 pages autographes. Espérons que le tome II soit bientôt une réalité, à la grande gloire des recherches coubertiniennes.

Le répertoire bibliographique en question nous offre des renseignements spécialement utiles pour suivre et comprendre la longue et large trajectoire de Coubertin écrivain.

Ses deux premières publications enregistrées ce sont deux articles de sept et onze pages apparus dans la revue *La Réforme Sociale* en 1886. Il avait 23 ans. Deux ans plus tard, Hachette publie *L'Education en Angleterre* (227 pages), à l'origine, les rapports officiels de ses enquêtes dans les établissements anglais d'enseignement. «Ce n'est pas un traité d'éducation que je vous présente, lecteur: ce sont des impressions de voyage à travers les collèges anglais.» En effet, il observe et il compare. Une méthode chère à sa démarche intellectuelle tout au long de sa carrière d'écrivain.

La formule de publier d'abord des textes dans des revues ou des journaux pour les réunir plus tard en volume, sera chez lui une procédure très fréquente. C'est, entre autres, le cas de *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* (1897), *Une campagne de*

<sup>2</sup> Müller, N., Schantz, O. (1991)

<sup>3</sup> Durry, J. (2003)

*vingt-et-un ans* (1909), *Essais de Psychologie sportive* (1913), *Mémoires Olympiques* (1932), et même *Le roman d'un rallié* (1902), auquel nous accorderons une attention spéciale.

Son infatigable activité comme écrivain autographe, sans secrétaire ni photocopieuse —*nulla dies sine linea*— nous étonne aujourd'hui. Mais, au-delà de ce tour de force, ce sont les conséquences d'ordre littéraire et stylistique qui se dégagent de ses habituelles collaborations journalistiques qui nous intéressent maintenant.

Plus de mille articles en publications périodiques, sans compter la même origine de la plupart de ses livres, nous permettent d'étudier sa méthode de travail. De toute évidence, il n'est pas un chercheur à l'école académique. Loin de lui l'intention d'ennuyer le lecteur avec une érudition pour spécialistes. Rarement il emploie des notes au bas des pages. Les citations n'offrent pas, généralement, les précisions traditionnelles: auteur, titre, lieu, éditeur, page, ce qui alourdirait trop la lecture. Il est un vulgarisateur, dans la meilleure tradition française de la raison et de la clarté, qui veut mettre à la portée de tout le monde des idées et des connaissances qu'il estime nobles et éducatives, surtout en matière de sport, d'olympisme, d'éducation et de pédagogie, de sociologie, d'histoire, etc.

Ses écrits sur l'Histoire, une partie importante de l'ensemble de son oeuvre, constituent un bon exemple des observations antérieures. L'opinion de Boulongne sur la question est claire et tranchante: «Coubertin historien ne va pas aux sources, mais travaille sur des documents de seconde main d'une réelle valeur scientifique —presque toujours— ou sur des récits historiques beaucoup moins crédibles: sa bibliothèque le montre. La forme, le style, l'emportent sur la recherche. Pour nous c'est l'évidence, il est plus un chroniqueur qu'un historien»<sup>4</sup>. Et encore: «Il s'agit d'un récit, d'une histoire historisante produite par un pédagogue à l'esprit synthétique, plus que du travail d'un chercheur. [...] c'est un mode plus littéraire que scientifique [...]»<sup>5</sup>.

Si nous nous sommes un peu entretenu sur les textes historiques c'est que les observations signalées sont aussi valables, à notre avis, pour la méthode de travail qu'il applique au reste de ses oeuvres.

Essayons maintenant d'encadrer l'oeuvre de Coubertin selon la taxonomie littéraire traditionnelle.

1. Articles. Essais. Rapports
2. Discours. Conférences
3. Mémoires: *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* (1897)  
*Une campagne de vingt-et-un ans* (1909)  
*Mémoires olympiques* (1932)
4. Histoire: *L'Evolution Française sous la Troisième République* (1896)  
*France since 1814* (1900)  
*Pages d'Histoire contemporaine* (1909)  
*Histoire Universelle* (1926-1927)  
*Notre France* (1930)

<sup>4</sup> Boulongne, Y.P. (1999), p. 131.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 129.

5. Roman: *Le roman d'un rallié* (1902)
6. Poésie: *Ode au Sport* (1912)
7. Littérature variée: *Aux Champs-Élysées* (1907)  
*Le faux sportsman* (1910)  
*Les réflexions du bonhomme Noël* (1911)  
*Le Pays Vaudois* (1919)  
*Paterne, Pierrefeu, Hellenus et moi* (1927-1928)

Ce classement des écrits de Coubertin, incomplet qu'il est mais utile à notre propos, nous suggère des considérations qui, peut-être, ont un certain intérêt.

L'incommensurable montagne d'articles que, en général, les bibliographies enregistrent tout naturellement par ordre chronologique, offre une richesse de thèmes et d'idées qui, jusqu'à présent n'a été exploitée que partiellement. Après l'intelligente sélection des *Textes choisis*, la possibilité de nouvelles sélections avec critères différents est loin d'être épuisée. Des recueils de textes inédits sur des sujets déterminés rendraient un bon service aux lecteurs. L'immense quantité d'articles sortis de la plume de Coubertin, qui dorment du sommeil du juste dans les archives et les hémérothèques le réclament.

Le plus grand nombre des publications traitent de sport et d'Olympisme. L'Histoire et la Pédagogie occupent aussi une place importante dans l'ensemble de son oeuvre. Elles dépassent largement les limitations de mon intervention. D'ailleurs, l'objectif de ces notes est simplement d'étudier quelques aspects de l'écriture de Coubertin et de ses textes à caractère éminemment littéraire.

## 2. LA NAISSANCE D'UN ÉCRIVAIN

Tout d'abord, nous devons souligner un trait caractéristique de Coubertin écrivain: sa vocation impérissable et infatigable pour l'écriture, depuis son jeune âge jusqu'à la fin de sa vie. La contrainte d'écrire a fait de lui un véritable *zoon graphos*, qui pourrait très bien proclamer *scribo ergo sum*, j'écris donc je suis, d'après l'expression cartésienne.

Dans une touchante page-monologue de 1889, à l'âge de 26 ans, il s'adresse «A mes idées»: «... en témoignage de reconnaissance pour les bons moments que vous m'avez procurés». Et il finit: «Oh! Ne me lâchez pas! Vous êtes mon bonheur. Penser, imaginer, inventer, combiner, quel plaisir!»<sup>6</sup>.

Or, même si nous avons en général plus d'idées que de mots, la parole constitue le support, le véhicule de nos pensées, de nos idées. Dans le cas de Coubertin, il est question, surtout, de la parole écrite. Et il est évident, que, s'il a écrit des milliers de pages, il a passé des milliers d'heures, la plume à la main, comme interprète de ses idées. Peut-être a-t-il oublié d'écrire un éloge «A ma plume»...

Pourtant il se déclare «... libre du joug insupportable de la pédanterie dactylographique». Boulongne souligne «... et tient à honneur d'écrire à la main et au por-

<sup>6</sup> Navacelle, G. de (1986), p. 10.

te-plume»<sup>7</sup>. Et encore: «Coubertin tient la machine dactylographique en grand mépris»<sup>8</sup>. Geoffroi de Navacelle rappelle que de «... son bureau part un courrier quotidien incroyablement volumineux pour le monde entier. Tout cela sans secrétaire ni machine à écrire, ni téléphone. Tout était manuscrit. Et tous frais à sa charge»<sup>9</sup>. Citons encore le témoignage de Jean Durry dans son récent *Coubertin autographe* «...aborder et traiter méthodiquement les «manuscrits» de Coubertin, cette masse considérable et indéterminée écrite de sa main, lui qui rejeta sans appel la «tyrannie dactylographique»<sup>10</sup>.

Dans sa thèse de doctorat, publiée en 1876, le même Boulongne avait déjà écrit: «L'étude de ses manuscrits est révélatrice non seulement de sa vaste érudition, mais de la concision de la pensée et de la forme, signifiée par une mise en page harmonieuse, servie par une écriture cursive, incisive, convaincante»<sup>11</sup>. Et un quart de siècle plus tard il nous dira: «Les textes premiers, écrits à la main [...] sont pratiquement sans ratures. Le jet est direct, l'écriture cursive, aérée»<sup>12</sup>. L'opinion de Jean Durry après six ans d'interprétation de la calligraphie de cet épistolier inépuisable est plus nuancée: «Dans l'ensemble, l'écriture de Pierre de Coubertin est lisible, et j'ai appris à en connaître les particularités: absence fréquente des accents, les «r», les «e» ou les «o» souvent réduits à un simple petit trait vertical, les «t» sans barre, les tirets doubles pour aller au milieu d'un mot d'une ligne à la suivante»<sup>13</sup>.

Après ces commentaires sur des aspects purement formels de son écriture, essayons maintenant de nous approcher du complexe procès de création du discours.

Lorsque dans le cerveau se produit l'éruption des idées, l'écrivain éprouve le grave besoin, parfois angoissant, de les fixer, de les traduire au moyen de la parole. Ce procès peut être très différent dans chaque cas. Chez Coubertin, nous pouvons voir, à mon avis, certaines conditions qui ont déterminé en bonne mesure le résultat de son écriture, de ce que nous appelons le style.

En premier lieu, sa passion pour la lecture. Il n'y a pas de meilleure école pour le futur écrivain. Et il a profité, dès son enfance, de la bibliothèque propre d'une famille de rentiers aristocrates. Dans ce milieu, avec un père peintre d'une certaine renommée, et une mère lectrice de Virgile ou Cicéron dans sa langue originelle, l'enfant a senti tôt le goût pour la lecture et la vocation pour écrire. Car s'il a écrit des milliers de pages, l'on peut imaginer le nombre d'heures qu'il a passé en compagnie des auteurs de choix.

N'oublions pas qu'il a suivi des études chez les Jésuites au Collège Saint-Ignace de Loyola, rue de Madrid. Par son prestige, la qualité et l'orientation de son enseignement, il était considéré comme le centre de formation idéal par les parents d'une partie importante de la haute société de Paris. C'est là que le Père Caron, professeur de Rhétorique, a alimenté son goût pour les lettres, les disciplines humanistiques et

<sup>7</sup> Boulongne, Y. P. (1975), p. 54.

<sup>8</sup> Boulongne, Y. P. (1999), p. 129.

<sup>9</sup> Navacelle, G. De (1986), p. 22.

<sup>10</sup> Durry, J. (2003), p. 11

<sup>11</sup> Boulongne, Y. P. (1975), p. 54.

<sup>12</sup> Boulongne, Y.P. (1999), p. 129.

<sup>13</sup> Durry, J. (2003), p. 14.

surtout pour la Grèce. «Rue de Madrid, la discipline est rude — nous dit Boulongne— l'esprit et le jugement sont formés au commerce des langues anciennes». Or, «sortir des Jés», c'est obtenir un label d'excellence et recevoir les clefs de la réussite<sup>14</sup>.

C'est l'heure du philhellénisme dans l'Europe cultivée. Chateaubriand voyage au berceau de notre culture (1806); Victor Hugo compose *Les Orientales* (1829); Lord Byron participe dans la campagne pour l'indépendance grecque et meurt à Missolonghi en 1821, non loin d'Olympie; les grandes fouilles des archéologues allemands, français, anglais commencent... C'est dans ce climat d'hellénolatrie que le jeune Coubertin trouve sa vocation et son admiration pour la civilisation grecque.

La richesse des lectures, que l'on peut constater déjà dans ses premiers écrits de jeunesse, lui permet une notable aisance pour «... placer le mot juste en posture élégante». Nous apprécions la clarté d'exposition, trait qu'il faut souligner spécialement, car la clarté constitue la règle d'or chez tout écrivain français. «Ce qui n'est pas clair, n'est pas français», proclame Rivarol d'un air suffisant au début de son *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784). Vers la fin de sa vie, Coubertin a exprimé des propos pareils: «...que ma pensée puisse être claire, c'est ce dont je me préoccupe avant tout»<sup>15</sup>. Or, il a éprouvé certainement le défi de s'exprimer de façon différente, dépassant la routine —«la sainte Routine»— du langage stéréotypé, la phrase mille fois répétée, les clichés du discours dont tout écrivain profite. Il s'agit de la recherche d'un style, d'une originalité créatrice. Et nous nous demandons s'il n'y a pas là un évident parallélisme avec l'expérience du sportif, voué ou non à la compétition, quand il cherche le dépassement de son comportement actif habituel, caractérisé par des gestes propres d'une activité motrice sans personnalité. Car, en effet, quand le sportif fait appel à des moyens extraordinaires pour accomplir un exploit ou une performance, il nous montre sa capacité de créateur et d'originalité.

Nous avons signalé dans le jeune Coubertin sa passion pour la lecture, le milieu cultivé de sa famille et de brillantes études pour expliquer sa vocation et sa formation d'écrivain. Tout cela, naturellement, en plus du talent et la sensibilité qui lui étaient propres. Mais il y a une condition qui domine la grande majorité de ses écrits. C'est la conception et la rédaction des textes dans le but d'être publiés dans des revues ou journaux. Et ceci tout au long de sa carrière d'écrivain.

Grâce à la minutieuse *Bibliographie* établie par Norbert Müller et Otto Schantz, nous pouvons vérifier le nombre étonnant de ses collaborations dans des publications périodiques. Plus de 1200 articles entre 1886 et 1938 font une moyenne de 23 par année, avec des pointes comme les 78 articles publiés en 1906 et 73 en 1907.

Il nous a laissé un témoignage de cette activité débordante dans *Une campagne de vingt-et-un ans* (1909): «Revenu d'Amérique les derniers jours de décembre 1889, je pris aussitôt la direction de la *Revue Athlétique* [...] à charge par moi d'assurer gratuitement la rédaction, c'est-à-dire soixante-quatre pages par mois. Je soutins cet effort pendant deux ans et le trouvai pénible». (p. 43)

<sup>14</sup> Boulongne, Y. P. (1999), p. 63

<sup>15</sup> Boulongne, Y. P. (1975), p. 463

Dans l'Album publié par Geoffroi de Navacelle il y a une reproduction de la carte de l'Association des Journalistes Parisiens, car «... il est considéré comme un véritable journaliste professionnel». (p. 26)

Mais ce qui nous intéresse de ce dévouement à une activité qui exige un entraînement de tous les jours, c'est sa possible influence sur son oeuvre et son style. Boulongne l'a très bien vu: «... le style, le mode du conteur ne sont pas innocents; l'article, la revue portent plus et mieux que de longs traités. Quand il s'agit de convaincre —et Coubertin est toujours un pédagogue féru de didactisme— le discours doit être concis et élégant [...]. La forme du récit renseigne ici sur la méthode»<sup>16</sup>.

Il avait aussi un bon flair de journaliste, toujours à la chasse de sujets qui pouvaient intéresser ses lecteurs: «Napoléon et le football» (1894) peut être un bon exemple. Il explique avec une fine ironie comme un citoyen américain, après avoir vu un certain nombre de matchs de football américain, «L'idée lui vint alors qu'entre une équipe et une armée il n'y a pas de différence stratégique et que les plans conçus par un général pour assurer la victoire peuvent être appliqués avec quelque chance de succès par un capitaine de football»<sup>17</sup>.

Nous avons souligné la pratique, l'exercice quotidien de transmission de la pensée au moyen de l'écriture qui a été une constante de la vie d'écrivain chez Coubertin. Et cela a eu, sans doute, une influence déterminante sur la formation de son style. Le résultat de cet entraînement de chaque jour a été une plume facile et une rédaction fluide. Ses nombreuses lectures lui ont permis une richesse de vocabulaire peu courante et un excellent sens de la langue. Sa prose donne généralement une remarquable sensation d'aisance.

Autre aspect important pour comprendre la formation d'un écrivain, de n'importe quel écrivain, ce sont les auteurs et les oeuvres qui l'ont influencés. C'est une question pas toujours facile à déterminer, mais qui peut nous aider à expliquer certaines orientations et certains aspects littéraires de l'auteur.

L'évolution idéologique de Coubertin, «un jeune aristocrate rebelle aux idées reçues», a été savamment étudiée par de nombreux coubertiniens, comme Eyquem, Boulongne, Rioux, Müller, Durry, MacAloon, Callebat, Cholley, Nissiotis, Clastres, etc. Inutile de souligner l'importance du procès de conversion de sa pensée.

Il nous en a laissé un large témoignage dans *Le roman d'un rallié*, nettement autobiographique, où il se confesse et justifie: «Rester là-haut à compter les années, à parler du passé, à gémir du présent, à se méfier de l'avenir. Etienne sentait qu'il ne le pourrait pas. En descendre, se séparer brusquement de tous les siens en les scandalisant, pour, en fin de compte échouer peut-être lamentablement, il n'oserait jamais...» (pp. 52-53). «Le malentendu intellectuel, qui, de bonne heure, commença à se creuser entre son fils et elle...» (p. 171). «Entre la marquise de Crussène et son fils, la fissure avait été prompte...» (p. 174).

Tous ceux qui ont analysé l'évolution de la pensée d'un jeune homme issu de l'aristocratie légitimiste vers un libéralisme républicain anglophile, rappellent les

<sup>16</sup> Boulongne, Y. P. (1999), p. 129.

<sup>17</sup> Coubertin, P. de (1986): *Textes choisis*. Tome III, p. 283.



années d'études suivies à la Faculté de Droit, à la Société d'économie Sociale et, surtout à l'École libre des Sciences politiques (1884-1886). Et entre ses maîtres à penser plus proches, Thomas Arnold, Frédéric le Play, Jules Simon et Hyppolyte Taine. Il a avoué souvent son admiration pour leurs idées, et il a cherché à les adapter à ses vues personnelles. Or, pour comprendre la formation et l'évolution de la pensée de Coubertin, avec une curiosité intellectuelle inassouvie, il faut tenir compte de plus larges circonstances sociologiques et pédagogiques. Car, en fait, toute biographie est un arcane difficile à déchiffrer.

### 3. L'APPEL DE LA LITTÉRATURE

En 1863, année de la naissance de Pierre de Coubertin, Paris était la capitale littéraire par excellence. Aucun écrivain ne pouvait prétendre à une renommée internationale sans que la critique parisienne proclame ses vertus et qualités, même si cette critique a lancé parfois à la célébrité certains auteurs et certains «ismes» littéraires qui ont eu une vie éphémère, dépourvus de véritables qualités esthétiques.

Cette même année 1863, Hippolyte Taine, un des «maîtres à penser» de Coubertin, publie *l'Histoire de la littérature anglaise* et Sainte-Beuve commence les *Nouveaux Lundis*. L'année auparavant, Victor Hugo fait paraître *Les Misérables* et Flaubert *Salammbô*, quand il était déjà l'auteur de *Madame Bovary* (1856). À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle le roman envahit les étalages des librairies et règne en maître dans les cabinets de lecture. On peut parler de l'impérialisme du genre, avec l'apparition des prix littéraires particulièrement destinés aux romanciers, le Goncourt en 1903 et le Femina, quelques années plus tard.

Ainsi, le jeune Coubertin connaît une époque de splendeur du roman français: Balzac, Stendhal, Mérimée, Barrès, Zola, Maupassant, Anatole France, Pierre Loti, etc., sans compter la poésie et le théâtre. Il a vécu dans une ambiance riche d'événements littéraires et culturelles. En 1885, Victor Hugo, alors l'idole de la gauche républicaine, meurt en odeur de popularité. Ses funérailles nationales, de l'Arc de Triomphe au Panthéon, prennent l'ampleur d'une apothéose. Le jeune Coubertin, âgé de 22 ans, y était, peut être, présent.

En 1889, Henri Bergson publie *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*. Il propose le concept d'élan vital, et arrive à la conclusion «être c'est agir». Affirmation qui nous rappelle la philosophie finale d'Etienne, le protagoniste de *Le roman d'un rallié*: «La vie est simple parce que la lutte est simple (...). La vie est belle, parce que la lutte est belle...»

En 1910, Bergson, dans un cours à l'Université, offre une minutieuse interprétation de la célèbre aporie de Zénon d'Elée. Achille, aux pieds légers, ne devancerait jamais la tortue si dans une course il prenait le départ quelques mètres en arrière, les notions philosophiques de temps et d'espace jouant un rôle décisif. Il serait intéressant de savoir si le jeune Coubertin participa au Cours dont le sujet ne pouvait qu'attirer son attention.

Un autre événement culturel de ce moment fut la présentation dans la maison-atelier de Rodin —non loin du domicile de la famille Coubertin— de «Le penseur»,

un des chef-d'oeuvre du sculpteur. Un événement qui n'a pas échappé, certainement, à sa curiosité artistique. Cet athlète à la musculature impressionnante, assis dans une attitude de réflexion, ne laisse pas de susciter de commentaires ironiques: «Oui, mais comment «Le Penseur» peut-il avoir ces muscles s'il est toujours resté assis».

Tous ces événements littéraires, culturels et artistiques ont nourri la sensibilité et le talent d'un écrivain en formation. Quand il avait déjà publié cinq livres et quelque soixante articles, Coubertin éprouve la tentation d'écrire un roman.

#### 4. LE ROMAN D'UN RALLIÉ

Comme la plupart de ses livres, *Le roman d'un Rallié* est paru d'abord dans une publication périodique, *La Nouvelle Revue*. Le texte est divisé en cinq parties, publiées chaque quinze jours, du 15 février au 15 avril 1899, signés du pseudonyme Georges Hohrod. En 1902, trois ans plus tard, Albert Lanier, imprimeur, éditeur à Auxerre, publie le texte en un volume de 322 pages, cette fois divisé en trois parties.

La première question que nous pouvons nous poser, est celle de l'anonymat, ou plutôt du pseudonymat. La raison c'est, peut-être, le clair plaidoyer du jeune protagoniste du roman, de famille noble et monarchiste, en faveur du ralliement à la République. Car, étant donné le caractère fortement autobiographique du récit, craignait-il de blesser les sentiments idéologiques de sa famille et de son milieu social traditionnel? Le pseudonyme en question, est-il devenu bientôt un secret de Polichinelle?

Nous retrouvons le même pseudonyme, avec celui de M. Eschbach, comme les auteurs de *L'Ode au Sport*, en français et en allemand, présentée une dizaine d'années plus tard, au concours littéraire des Jeux Olympiques de Stockholm. En cette occasion, on comprend le souci de masquer son nom, car en tant que président du Comité Olympique il ne voulait pas influencer le jury. Un jury qui finalement lui a décerné la médaille d'or.

Dans *Le roman d'un rallié* nous avons un clair exemple de roman de protagoniste. Etienne de Crussène et le narrateur omniscient présentent le discours à la première personne. Le récit entre l'autobiographie et la culture du moi, nous décrit l'éthopée d'un rallié, son itinéraire idéologique. Autobiographie c'est un terme apparu vers la fin du XVIIIe siècle en Allemagne: «Selbstbiographie». Une première approche du texte autobiographique exige une réponse à la question de savoir à qui correspond le discours. L'auteur d'une autobiographie s'impose comme tâche de raconter sa propre histoire. Il s'agit pour lui de réunir les éléments épars de sa vie personnelle dans un schéma d'ensemble. L'historien de soi-même aimerait dessiner son propre portrait. Le moi devient le texte. Car un romancier c'est une sorte de ruminant. Il assimile tout, et puis il le rend en forme d'écriture.

Suivant la mode de l'époque, l'idéologie envahit les fictions et réduit le rôle de l'agencement de l'intrigue. Le roman se mit à faire la part belle à l'exposé de thèse. Au lieu de se contenter de peindre les moeurs, les romanciers entreprenaient de plaider pour une cause ou de prêcher en faveur d'un idéal. L'expression des idées, sou-

vent, supplantait le récit. L'auteur exprimait ses opinions par personnage interposé, quand il n'assumait pas directement la responsabilité des développements idéologiques. Du roman à thèse de ce temps on a dit que c'étaient de mauvais romans et de mauvaises thèses.

Au long de ces pages, nous assistons à la démarche intellectuelle d'un gentil-homme campagnard et à la justification de son ralliement à la République. La campagne, le paysage où l'action de *Le roman d'un rallié* — toute la deuxième partie — se développe, constitue, dans une certaine mesure, une surprise. L'auteur a fait une transposition de la géographie. La toponymie est très précise. Il s'agit de la péninsule armoricaine, les alentours de Brest et de Saint-Pol de Léon. Il a changé la géographie physique et la géographie humaine: la Haute Normandie devient la Bretagne; Mirville, c'est Kerarvro et ses ancêtres Normands sont ici les Celtes. Déjà au commencement de la première partie, qui se déroule entièrement en Amérique, le protagoniste avoue: «Un grand désir le prit soudain de revoir la Bretagne [...] Elle le tenait par toutes les fibres de sa nature celte, par toutes les complications primitives de son imagination. Elle l'avait nourri de ses poétiques légendes, pénétré de ses senteurs douces, vivifié de ses souffles puissants». (p. 9)

La description du paysage joue un rôle déterminant dans l'économie du récit. D'abord parce que les descriptions supposent une partie considérable du texte du roman. Et puis, parce que les fréquentes descriptions permettent à Coubertin des exercices de style et des envolées lyriques qu'il aimait tant.

C'est le cas des premières pages de la deuxième partie. Le narrateur ne se soucie pas de nous expliquer que le protagoniste est de retour en France. La pure description du paysage de Bretagne nous le dira: «Sur un contrefort de la péninsule armoricaine, au milieu d'une forêt de quinze cents hectares, le château de Kerarvro dresse ses hautes tours et ses pignons gothiques.» (p. 137)

Maintes fois le narrateur éprouve une communion animique avec la nature. Comme chez les romantiques, le paysage c'est un état d'âme. Le protagoniste nous le dit: «Malgré sa sauvagerie, ce coin de Bretagne est doux et apaisant. Depuis qu'il est de retour au pays natal, Etienne de Crussène a pris l'habitude de venir là chaque jour; et quels que soient les ombres et les reflets, le paysage se trouve toujours en harmonie avec l'état de ses pensées. C'est un conseiller intime qui lui parle...» (p. 140)

Le traitement du paysage se rapproche, à mon avis, de la sensibilité frémissante et lyrique de Jules Michelet, un des historiens préférés de Coubertin. Dans le *Tableau de la France* (1833) il parle ainsi de la Bretagne: «Rien de sinistre et formidable comme cette côte de Brest; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là, les deux ennemis sont en face: la terre et la mer, l'homme et la nature.»

D'ailleurs, Michelet est dans la même ligne de son contemporain Auguste Conte qui, ces années là, publie le *Cours de Philosophie positive* (1830-1842), ce qui signifie la fin du Romantisme et une nouvelle idéologie. Une idéologie qui, par l'intermédiaire de Taine, atteindra Coubertin. Ainsi s'exprime Michelet: «Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque. Et notez que ce sol n'est pas seule-

ment le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme». (*Tableau de la France*)

Coubertin écrivain s'est inspiré, peut-être, d'un de ses maîtres à penser, Hippolyte Taine, pour adopter la méthode comparatiste de raisonnement. Ainsi, quand il décrit un paysage d'Amérique, le paysage de référence c'est toujours le paysage natal. Ou bien, quand il parle du comportement de la société et des formes politiques et de gouvernement des Américains, il ne manque pas de les comparer avec celles de sa chère France: «Etienne pense que les institutions républicaines ont en tous les cas cet avantage d'une extrême élasticité. Quelles difficultés en Europe pour approprier la monarchie aux mœurs démocratiques du jour! Quels singuliers et parfois ridicules compromis entre l'étiquette du Palais et la liberté de la rue.» (pp. 92-93)

## 5. L'INTRIGUE. LES PERSONNAGES. LES DIALOGUES

Un élément fondamental dans la composition du roman est l'intrigue, l'action, la fiction romanesque. Le but recherché c'est d'éveiller l'intérêt du lecteur. Et de maintenir son attention autant que possible. C'est le même cas du théâtre, duquel le roman a hérité la notion d'action. Les moyens employés peuvent être très variés, selon les cas et l'expérience du romancier.

Dans *Le roman d'un rallié*, l'action est moindre. Elle commence *in media res*. La structure du récit est composée d'éléments épars qui ne favorisent pas l'unité de l'action. Une action qui, parfois, n'avance pas, remplacée souvent par des descriptions ou des propos moralisants. Les souvenirs, les mémoires ont été un des recours primordiaux de l'écriture de Coubertin. A la page 16, le narrateur fait le portrait du protagoniste. Ce serait un des rares autoportraits (? ) de Coubertin: «Assez grand, mince, souple, très brun avec la peau blanche, Etienne de Crussène n'avait pas l'air d'un Breton ni d'un Parisien [...] mais il devait attirer et intéresser par tout ce qu'on devinait en lui d'opposé et de contradictoire: entêtement fier et laisser aller insouciant, douceurs féminines et goûts virils, rêveries poétiques et joies animales, hésitations et certitudes.»

Comme dans tout roman qui s'estime, avec un protagoniste jeune, âgé de 24 ans, l'amour apparaît dans la fiction romanesque. A Washington, il connaît Mary Herbertson, fille d'un général. Commence alors un amour pur, idéal, voire idéologique. Un amour un peu trop raisonneur, mais un amour pour toujours. Elle lui transmet des principes essentiels de la vie américaine qu'il n'oubliera pas rentré en France. Ce sera son guide spirituel dans son itinéraire de ralliement à la République ou quand il s'agit de s'engager dans la vie politique.

Avec la marquise, sa mère, Mary Herbertson est le personnage féminin le plus important. Il lui dédie les derniers mots du roman, où il déclare sa philosophie: «La vie est simple, parce que la lutte est simple [...] La vie est solidaire, parce que la lutte est solidaire [...] la vie est belle, parce que la lutte est belle...». C'est son fidèle hommage, «Car il se sait désormais digne de celle qu'il aime».

Sa mère, veuve, qu'il adore et admire, constitue la tradition, l'idéologie, les croyances, la raison d'être d'un gentilhomme héritier d'un noble et ancien lignage.

Quand la crise idéologique se produit il se sent déchiré entre le passé et l'avenir. Elles représentent le conflit parmi la tradition et la modernité: «Alors il s'interrogea curieusement et, sur la lisière de sa forêt Bretonne, il entrevit l'agitation des cités Américaines et, derrière le visage de la marquise, les traits fins de Mary; ces deux visages chéris étaient troubles tous deux et d'un trouble contraire; il eût conscience que, désormais, il ne pourrait les voir s'éclairer ensemble et qu'une terrible alternative allait, plus que jamais, déchirer sa vie.» (p. 147)

Autre personnage féminin qui joue un rôle important dans le développement de l'intrigue est Eliane d'Anxot, jeune Normande d'origine noble. Elle est la candidate de la marquise pour épouser son fils unique. Un mariage de convenance qu'Etienne n'admet pas, toujours fidèle à l'amour de Mary, même s'il est conscient qu'il s'agit d'un amour impossible. Les pages consacrées à nous décrire les péripéties et les intrigues d'Eliane en quête d'un mariage qui lui tenait à cœur, permet au récit, de nous offrir des situations et des scènes d'un notable caractère romanesque.

Deux personnages masculins méritent une attention spéciale au cours de la narration. Albert Vilaret et l'Abbé de Lesneven. Le premier était un véritable *self-made man*, il constitue dans une certaine mesure, le contrepoint du protagoniste. «Ses parents —de petits cultivateurs des environs de Rennes— avaient eu sept enfants: il était le sixième et, de bonne heure, avait compris que ses bras seraient de trop dans la ferme paternelle; du reste, il se souciait peu de les mettre à contribution, non par manque d'énergie ou de santé, mais parce qu'il estimait les travailleurs manuels inférieurs aux travailleurs du cerveau et que, dès lors, il prétendait compter parmi ceux-ci» (p. 198).

Et, en effet, il réussit une brillante carrière comme journaliste et dans le monde de la politique. Le protagoniste, le marquis de Crussène, riche héritier, qui avait tout reçu de la Providence, admirait en lui sa ferme volonté pour vaincre les difficultés et les obstacles. Sa vie était un véritable contrepoint de la vie d'un gentilhomme campagnard remplie par «la chasse, lire, écrire, s'occupait du domaine ou tenait compagnie à sa mère» (p. 284).

L'Abbé de Lesneven, dans le texte le grand oncle d'Etienne, «compagnon de Lamennais, mort comme lui dans l'impénitence finale» (p. 42) mérite toute la sympathie et l'admiration du protagoniste. Mort en 1850 et condamné à l'oubli par toute la famille, il découvre l'histoire du reprouvé qu'on lui avait caché longtemps. La visite qu'il fait au Menhir Noir, dans un endroit non sacré, où est enterré son grand oncle, est décrite pleine d'émotion au long de nombreuses pages. (pp. 223-241)

*Le roman d'un rallié* est, en grand partie, la justification de la conversion à la République d'un jeune aristocrate né et éduqué dans un milieu monarchiste. Avec le personnage de l'Abbé de Lesneven, l'auteur veut montrer une certaine indépendance en matière religieuse, malgré sa forte formation catholique.

En plus de l'action et des personnages dans un roman joue un rôle plus ou moins important, le dialogue. Même dans le cas d'un roman de protagoniste où la voix du narrateur conduit essentiellement le récit, l'auteur ne peut pas réduire le discours à un pur monologue. Les personnages doivent exprimer ses sentiments, ses idées, parler les uns avec les autres. Le cas extrême du monologue intérieur, peut être interprété comme un dialogue du personnage avec soi-même.

Coubertin ne montre pas une grande habileté pour introduire les dialogues. Ce n'est pas surprenant, car c'est la première fois qu'il fait parler des personnages d'un roman. Il se sent obligé de nous dire à chaque instant à qui correspondent les mots en question, avec des formules qui alourdissent le discours: dit-il, reprit-il, répondit-il, prononça Rovescu, grogna Phokianos, interposa Phokianos... On constate un véritable effort de sa part pour changer la formule, mais le mécanisme reste le même. Toutefois, il y a un certain progrès et, dans les derniers chapitres, il arrive à alléger les formules d'introduction.

Malheureusement, la typographie de Lanier, à Auxerre, son éditeur n'était pas un exemple de savoir faire. Souvent le discours de chaque personnage est séparé par un simple trait d'union dans la même ligne. Et puis, il y a une claire négligence du typographe et du correcteur. Le premier chapitre de la IIIe Partie, par exemple, apparaît avec le chiffre II.

## 6. L'ODE AU SPORT

Ce poème en prose était présenté au concours d'Art des Jeux Olympiques de Stockholm sous les pseudonymes de MM. Georges Hohrod et M. Eschbach. Hohrod est le même surnom qu'il avait déjà employé pour *Le roman d'un rallié*, peut-être à cause de certains passages autobiographiques du texte. Dans le cas de *l'Ode au Sport*, la raison paraît plus évidente. En tant que Président du CIO, il omet discrètement son nom pour ne pas influencer éventuellement le jury qui devait décerner le prix. Malgré ces précautions, on lui a accordé la Médaille d'or de littérature. Nous ne connaissons pas les autres compositions candidates au prix. Il écrit l'Ode à 49 ans, toujours fidèle à son idée d'harmoniser l'activité physique et l'activité de l'esprit. La structure rappelle deux antécédents illustres: les Odes de Pindare et les poèmes en prose de ses contemporains, surtout Baudelaire, mais aussi Aloysius Bertrand, Lefeuve-Deumier, etc. Son Ode en prose, démontre évidemment que la versification, la rime, le rythme, le dénombrement de syllabes, etc., n'étaient pas pour lui sa forme d'expression préférée. D'ailleurs, il écrit à une époque où le vers libre est à la mode dans la poésie française.

L'Ode, en tant que genre poétique, nous renvoie au lyrisme grec, où il était un chant fait de couplets et accompagnés de musique. Chez Pindare, il s'agit d'un lyrisme choral d'apparat, c'est-à-dire de chants solennels en l'honneur de grands personnages, en l'occurrence des vainqueurs aux Jeux. La tradition de l'ode se trouve dans toute la poésie de l'Occident. En France, on la retrouve chez les plus grands poètes: Ronsard, Victor Hugo et tant d'autres.

Dans ces circonstances, le choix de l'ode par Coubertin s'avère certainement justifié. Il veut écrire un poème d'exaltation du sport, et l'exemple de Pindare était inévitable. Bien sûr, il était conscient que le souffle poétique n'était pas pareil; mais l'objectif non plus. Pindare chante la victoire et la gloire impérissable —grâce à son chant— de l'athlète vainqueur. L'intention de Coubertin est d'exhausser les valeurs superlatives du sport, «plaisir des Dieux», dit-il dans la première strophe, évoquant l'affirmation de Pindare, «Les Dieux sont amis des Jeux».

Mais l'antécédent le plus proche de l'*Ode au Sport* est constitué, à notre avis, par les *Cinq Grandes Odes* de Paul Claudel, publiées entre 1904 et 1910. Plus concrètement, dans la première Ode (1904), Claudel évoque les neuf Muses, une à une. Plusieurs versets commencent par un vocatif, «O mon âme». Le parallèle avec l'*Ode au Sport* est évident. Le poème de Coubertin, lui aussi, se compose de neuf stances, plus ou moins de la même longueur et commençant par la même invocation solennelle: «O Sport».

Dans la première strophe, nous lisons une affirmation catégorique: le sport comme «essence de vie». En réalité, les huit strophes suivantes développent et justifient cette déclaration, car le sport est beauté, justice, audace, honneur, joie, fécondité, progrès et paix. Chacun de ces concepts sert d'inspiration au poète pour expliquer, dans un style thématique-discursif leurs rapports avec le sport et, par conséquent, l'élever et l'exhausser. Dès le premier moment, l'attention du lecteur est attirée par le commencement réitéré de chaque strophe: «O Sport, tu es...». En fait, la répétition, comme l'allitération, le parallélisme, l'assonance, le refrain, etc., constitue l'un des recours les plus légitimes de la poésie. Et c'est grâce à ces moyens que le poème peut atteindre l'unité de composition et de rythme. «Marquée par l'élan de son mouvement, par des expressions fortes, mais par des lourdeurs didactiques et par une réthorique trop explicite, cette ode constitue un hymne chaleureux au sport...»<sup>18</sup>.

Nous avons accordé notre attention au long de ces commentaires surtout à *Le roman d'un rallié* et à l'*Ode au Sport*, deux textes avec une claire volonté de création littéraire. Mais les pages sont nombreuses où la plume de P. de C. nous offre des exemples de bien écrire. Le riche vocabulaire propre d'un lecteur infatigable, sa sensibilité poétique, sa maîtrise de la description, son sens de la langue, ce sont quelques traits qui caractérisent son style. C'est le cas de maints passages des *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* (1897), des *Mémoires*, en partie inédites, et des textes catalogués comme «Littérature variée» dans l'édition en trois tomes dirigée par N. Müller, dont nous ne pouvons pas nous occuper à cette occasion.

## Utilogue

Dans *Le roman d'un rallié*, le protagoniste, Etienne de Crussène, rallié, est reçu à l'Élysée par le Président de la République, Sadi Carnot. Coubertin rend ainsi compte de l'événement: «Et, quand l'audience s'achève il garde un instant dans sa main celle d'Etienne et lui dit simplement ces mots: «Je sais que vous aimez beaucoup la France. C'est un amour qui ne trompe pas» (pp. 307-8). Vers le triste dénouement de sa vie, une vie d'écrivain infatigable, Pierre de Coubertin est arrivé probablement à la conclusion que son amour pour l'écriture fut un amour qui ne l'a jamais trahi.

<sup>18</sup> Callebat, L. (1988), p. 202.

## 7. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOULONGNE, Yves Pierre (1975): *La vie et l'œuvre pédagogique de Pierre de Coubertin 1863-1937*. Ottawa, Editions Leméac.
- *Pierre de Coubertin. Humanisme et pédagogie. Dix leçons sur L'Olympisme*. Lausanne, Comité International Olympique.
- CALLEBAT, Louis (1988): *Pierre de Coubertin*. Paris, Edit. Fayard.
- CHOLLEY, Patrice (1996): *Pierre de Coubertin, la deuxième croisade. Améliorer la condition humaine par le sport et l'éducation, facteurs de paix universelle*. Lausanne, Comité International Olympique.
- CLASTRES, Patrick (2003): «La genèse d'un gentleman républicain. Pierre de Coubertin, élève de l'École Libre des sciences politiques (mars 1884-juin 1886)». Abstract. Leipzig, 5 septembre 2003.
- COUBERTIN, Pierre de (1986): *Textes choisis*, par N. Müller, G. Rioux, O. Schantz. Comité International Olympique. Edit. Weidman, Zurich... Trois tomes, 2357 pp.
- DURRY, Jean (1994): *Le vrai Pierre de Coubertin*. Comité Français Pierre de Coubertin.
- (2003): *Coubertin autographe. I/1889-1915. Textes établis et commentés par...* Comité International Olympique. Editions Cabédita.
- EYQUEM, M.-Thérèse (1966): *Pierre de Coubertin. L'épopée olympique*. Paris, Calman-Lévy.
- MACALON, John J. (1981): *This Great Symbol. Pierre de Coubertin and the Origins of the Modern Olympic Games*. The University Of Chicago Press, Chicago and London.
- MERCÉ VARELA, Andrés (1992): *Pierre de Coubertin*. Barcelona, Edic. Península.
- MÜLLER, Norbert (Dir.) (1987): *L'actualité de Pierre de Coubertin*. Symposium Université de Lausanne. Comité International Pierre de Coubertin.
- MÜLLER, Norbert et Otto SCHANTZ (1991): *Bibliographie des œuvres de Pierre de Coubertin*. Comité International Pierre de Coubertin, Lausanne.
- NAVACELLE, Geoffroy de (1986): *Pierre de Coubertin par l'image*. Album illustré publié avec les trois tomes de *Textes choisis*. Comité International Olympique.
- NISSIOTIS, Nikolaos (1987): «L'actualité de Pierre de Coubertin du point de vue philosophique et le problème de la 'religio athletae'». Symposium Coubertin, Comité International Pierre de Coubertin, Lausanne, pp. 125-161.
- POYÁN, Daniel (1998): «Quelques observations sur la langue de Pierre de Coubertin». *Rapport du Congrès Coubertin et l'Olympisme*. Comité International Pierre de Coubertin, Le Havre, 1997, pp. 248-255.
- RIOUX, Georges (1986): Introduction générale, choix et présentation des textes, tome I, *Textes choisis*, pp. 1-37.